

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

JEANNOT ET COLIN

LE MONDE COMME IL VA

VOLTAIRE



GF Flammarion Extrait de la publication

Texte intégral

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

VOLTAIRE

Le monde comme il va
Jeannot et Colin

Présentation, chronologie, notes et dossier par
SÉBASTIEN FOISSIER,
professeur de lettres

GF Flammarion

Extrait de la publication

**Du même auteur
dans la même collection**

Candide

L'Ingénu

Micromégas

Zadig

© Éditions Flammarion, 2005.

Édition revue, 2007.

ISBN : 978-2-0812-0136-1

ISSN : 1269-8822

S O M M A I R E

■ Présentation	5
Voltaire, le « multiforme »	5
Des textes « à craindre »	11
■ Chronologie	19

Le monde comme il va Jeannot et Colin

■ Dossier	79
Cet objet qu'est le livre...	80
Sur <i>Le monde comme il va</i>	82
Sur <i>Jeannot et Colin</i>	93
Lexique des notions	98
Pour aller plus loin	99
Bibliographie et filmographie	107



■ Portrait de Voltaire tenant *La Henriade*, par Quentin de La Tour, vers 1735.

PRÉSENTATION

Voltaire, le « multiforme »

François Marie Arouet, né à Paris le 20 février 1694, est issu d'un milieu janséniste¹ aisé. Son père, un notaire royal qui a acheté une charge de receveur des épices à la Chambre des comptes, est très soucieux de l'avenir de son enfant. Comme sa fortune le lui permet, il le place dans l'un des meilleurs établissements parisiens, le collège Louis-le-Grand. Sous la férule des jésuites, le jeune homme très doué développe la connaissance et le goût classiques. Les pères forment son esprit à la littérature, à l'histoire et à la rhétorique². François Marie noue des amitiés avec les fils de très grandes familles aristocratiques, les d'Argenson notamment. Ces relations lui seront plus tard précieuses. Au sortir du collège, il décide de ne pas suivre la carrière paternelle. Quand on lui demande de choisir un état, il répond : « Je n'en veux pas d'autre que celui d'homme de lettres³. »

1. Les jansénistes tiennent leur nom de Jansénius, théologien hollandais (1585-1638) qui s'inspirait de la doctrine sur la grâce de saint Augustin : les élus, auxquels est promis le paradis, y sont prédestinés par Dieu. Cette thèse allait à l'encontre des idées des jésuites, membres de la Compagnie de Jésus fondée en 1540 par Ignace de Loyola, théologien espagnol (1491-1556). Les jésuites défendaient l'importance de la liberté humaine et des actes de charité. Cette opposition théologique avait des prolongements moraux (morale stricte des premiers, laxisme des seconds) et politiques (volonté d'indépendance française des premiers contre une soumission totale au pape prônée par les seconds).

2. *Rhétorique* : art de bien dire.

3. Cité dans *Dictionnaire des Lettres françaises, le XVIII^e siècle*, Fayard, 1995, art. « Voltaire ».

Et, de fait, il écrit. Sa verve satirique et son esprit le font remarquer des princes et des salons en même temps qu'ils lui attirent des ennuis. Après la mort de Louis XIV (1715), il rédige une épigramme¹ latine contre le Régent² et doit s'exiler en province. Dès son retour, il récidive par un libelle³ qui l'envoie pour onze mois à la Bastille. C'est au cachot que le jeune poète met la dernière main à sa tragédie *Œdipe* et commence son œuvre épique, *La Henriade*. Reçu par le duc d'Orléans à sa sortie de prison, l'écrivain lui dit plaisamment : « Monseigneur, je trouverais très doux que Sa Majesté daignât se charger de ma nourriture mais je supplie Votre Altesse de ne plus se charger de mon logement⁴. »

En 1718, *Œdipe* est donné sous le nom anagrammatique de Voltaire⁵. La pièce connaît un succès considérable et le dramaturge accède au statut d'homme de lettres reconnu. Il est même en passe de devenir poète officiel, lorsqu'un de ses mots d'esprit adressé au chevalier de Rohan-Chabot lui vaut une bastonnade et provoque son départ pour l'Angleterre.

Le lieu de cet exil n'est pas anodin. Voltaire choisit une terre de liberté, « un pays où l'on pense librement et noblement, sans être retenu par aucune crainte servile⁶ ». Du point de vue politique, la monarchie parlementaire anglaise semble exemplaire à beaucoup de penseurs de cette époque. Pendant les deux ans et

1. *Épigramme* : petit poème satirique.

2. *Régent* : personne qui gouverne une monarchie pendant la minorité ou l'absence du roi. Le duc Philippe d'Orléans fut régent du royaume de France pendant la minorité de Louis XV, de 1715 à 1723.

3. *Libelle* : écrit court de caractère satirique, diffamatoire.

4. *Dictionnaire des Lettres françaises, le XVIII^e siècle, op. cit.*

5. Voltaire serait en effet l'anagramme d'Arouet L(e) J(eune). À l'époque, les lettres J et U s'écrivaient respectivement I et V.

6. *Dictionnaire des Lettres françaises, le XVIII^e siècle, op. cit.*

de mi qu'il passe en Angleterre, Voltaire est fort bien reçu et emploie tout son temps à observer et à écrire. Il acquiert une bonne connaissance de l'anglais et publie même dans cette langue. Il rencontre les plus grands auteurs de ce pays, notamment Jonathan Swift, qui donne en 1726 *Les Voyages de Gulliver*¹. Il s'intéresse à cette « nation de philosophes », à son économie, à sa politique et à sa religion. Il lit dans le texte les œuvres du philosophe anglais John Locke et assiste à l'enterrement d'Isaac Newton dont le génie scientifique le fascine. Dans le même temps, il publie *La Henriade* (1728), une épopée dédiée à la reine d'Angleterre, qui le consacre comme le Virgile français.

De retour à Paris en 1729, Voltaire travaille à des ouvrages en vers et en prose (*Histoire de Charles XII*, 1731). *Zaïre* (1732), pièce écrite en trois semaines, reçoit un accueil triomphal. Nous avons aujourd'hui une vision parcellaire de l'œuvre de Voltaire qui nous fait ignorer l'immense retentissement littéraire qu'elle eut en son siècle. Voltaire excelle dans toutes les formes classiques, aussi bien dans la tragédie que dans l'épopée, dont il est pour ses contemporains le maître incontesté.

Son talent « multiforme », pour reprendre l'épithète qu'utilisait à son égard le mathématicien d'Alembert, trouve encore une nouvelle source d'inspiration dans l'étude de la politique, des sciences et des idées. En 1734, les *Lettres philosophiques* ou *Lettres anglaises* propulsent l'impertinent Voltaire au rang des plus importants « philosophes ». Il connaît la gloire et les désagréments qui, en ce temps-là, accompagnent cette distinction intellectuelle. L'ouvrage publié sans autorisation est immédiatement condamné à être brûlé. Voltaire doit fuir la répression. Il trouve refuge chez Mme Du Châtelet au château de Cirey, à

1. Swift, *Voyage à Lilliput*, GF-Flammarion, coll. « Étonnants Classiques », 2004.

quelques lieues de la frontière lorraine. Là, il embellit le domaine à ses frais et consacre des journées entières à l'étude des sciences, dont est férue la marquise devenue son amante. L'œuvre de vulgarisation scientifique est chère à Voltaire qui publie les *Éléments de la philosophie de Newton* (1738) et la *Métaphysique de Newton* (1740). Le soir, il distrait la bonne compagnie de petites pièces littéraires en vers ou en prose. Tout le temps de Cirey, son succès théâtral ne se démentira pas (*Mahomet*, 1742; *Mérope*, 1743). C'est aussi de cette époque que date la rédaction de contes comme *Micromégas*¹.

Voltaire voyage en Belgique, en Hollande et en Prusse. Il entretient une vaste correspondance qui l'occupe quotidiennement. Depuis 1736, il écrit à Frédéric de Prusse, prince éclairé, qui devient roi en 1740.

À partir de 1744, Voltaire revient en grâce à la cour. L'appui de d'Argenson, son condisciple de Louis-le-Grand devenu ministre, et celui de Mme Lenormand d'Étioles, future marquise de Pompadour, contribuent à sa nomination en qualité d'historiographe² du roi et à son entrée à l'Académie française (1746). Cette reconnaissance officielle n'assagit pas le turbulent Voltaire qui multiplie les insolences. Il doit fuir de nouveau. On retrouve des allusions aux aléas de la vie de cour dans *Zadig* (1747). Cette fois, l'écrivain se réfugie à Sceaux auprès de la duchesse du Maine avant de regagner Cirey. À cela se joignent les déconvenues sentimentales: Émilie Du Châtelet trompe Voltaire avec Saint-Lambert (1716-1803), un jeune poète spirituel et beau. Elle attend de lui un enfant, mais meurt des suites de l'accouchement le 10 septembre 1749. Voltaire, inconsolable, finit par

1. Voltaire, *Micromégas*, GF-Flammarion, coll. « Étonnants Classiques », 2001.

2. *Historiographe*: celui qui reçoit officiellement la charge d'écrire l'histoire d'un prince, d'un règne.

céder aux invitations répétées de Frédéric II, dont il devient le chambellan à Potsdam en 1750. Cette amitié orageuse trouvera son terme trois ans plus tard.

À Paris, comme à Berlin, Voltaire a du mal à être un sujet. Il se retire donc en 1754 dans la république de Genève, où il croit trouver la paix au domaine de Sur-Saint-Jean, rebaptisé « Les Délices ». Il a soixante ans. Après *Le Siècle de Louis XIV* (1752), qui a renouvelé l'approche de l'histoire par la pratique de l'enquête auprès de témoins vivants, Voltaire donne son *Essai sur les mœurs et l'esprit des Nations* (1756) dans lequel il démontre les horreurs qui font l'histoire de l'humanité. Il fournit à cette époque plusieurs articles pour l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Sa verve et sa renommée ne faiblissent pas. *Candide* paraît en 1759. Chef de file et animateur virulent du « parti philosophique », Voltaire s'expose à de violentes critiques, notamment celles de *L'Année littéraire* de Fréron ou du *Mercur de France*. Il rend coup pour coup.

Voltaire a compris assez tôt qu'indépendance intellectuelle allait de pair avec aisance financière. Il est heureux au jeu et avisé en affaires. Aussi, quand les Genevois regardent d'un mauvais œil les pièces de théâtre jouées aux Délices, le dramaturge puise dans sa fortune considérable pour acquérir le château de Ferney et celui de Tournay, près de Genève, mais en terre française. Un pied dans chaque nation, il s'estime à l'abri des deux gouvernements.

Le philosophe de Ferney consacre alors sa « formidable puissance de frappe polémique¹ » à lutter contre l'intolérance sous toutes ses formes, et particulièrement religieuse. En 1762, Jean Calas, négociant protestant, est mis à mort sur la roue, injustement accusé d'avoir assassiné son fils pour l'empêcher de se convertir au catholicisme. Voltaire s'empare de l'affaire. L'iniquité

1. Jean Goldzink, *Histoire de la littérature française, XVIII^e siècle*, Bordas, 1988.

du procès puis de la sentence révolte le citoyen de Ferney qui pendant quatre ans multiplie les actions pour la réhabilitation de Calas. Il en réfère au duc de Choiseul, à Frédéric II, avec lequel il est réconcilié, et à son amie et correspondante Catherine II de Russie. Toute l'Europe sollicitée prend parti. Calas est réhabilité en 1766. Mais Voltaire plaide maintenant la cause des Sirven, accusés à tort de la mort de leur fille, puis celle du Chevalier de La Barre exécuté à dix-neuf ans pour blasphème. Ferney est moins une retraite qu'un camp retranché contre l'« Infâme », l'intolérance catholique. Voltaire travaille énormément, reçoit la moitié de l'élite européenne quand l'autre lui écrit. Il contribue au débat d'idées (*Traité sur la tolérance*, 1763 ; *Dictionnaire philosophique*, 1769) et s'illustre dans la forme littéraire qui fera sa postérité : le conte philosophique (*Candide*, 1759 ; *L'Ingénu*, 1767).

Louis XV meurt en 1774. À l'avènement de Louis XVI, le personnel ministériel est renouvelé. Des progressistes comme Turgot et Malesherbes sont nommés. Voltaire peut envisager de reparaître à Paris. C'est ce qu'il fait en 1778, âgé de quatre-vingt-quatre ans, à l'occasion de la mise en scène de sa tragédie *Irène*. Après vingt-huit ans d'absence, son retour est un événement. La ville en émoi l'accueille mieux qu'un souverain ; la cour, elle, reste sur la réserve. Voltaire triomphe ; toute l'Académie lui rend visite. Il rencontre l'Américain Benjamin Franklin (1706-1790) en mission diplomatique dans la capitale. Sur scène, on couronne de lauriers sa statue.

Alors qu'il est au faite de son rayonnement intellectuel, Voltaire décède le 30 mai 1778 d'un cancer de la prostate. Le philosophe se retire sur cette profession de foi déiste¹ : « Je meurs

1. *Déiste* : qui professe l'existence d'une divinité sans accepter de religion révélée ni de dogme.

en adorant Dieu, en aimant mes amis, en ne haïssant pas mes ennemis et en détestant la superstition. »

L'Église lui refuse une sépulture chrétienne et il est discrètement enterré en Champagne. Le 11 juillet 1791, la République reconnaissante répare cet outrage fait à la Raison en transférant au Panthéon les cendres du « roi philosophe ».

Des textes « à craindre »

Le monde comme il va et *Jeannot et Colin* sont deux textes complémentaires et emblématiques. Chronologiquement, vingt ans les séparent. Esthétiquement, l'un relève du conte parodique oriental, l'autre est de la veine du conte moral, mais tous deux témoignent du talent complet de l'auteur pour dénoncer la méchanceté du temps, critiquer la société de son époque, fustiger avec esprit et concision les travers humains. Les formes diffèrent mais l'intention philosophique¹ est la même.

Le monde comme il va

Certaines lettres de Voltaire datées de 1739 laissent penser que la genèse du *Monde comme il va* est contemporaine de celle de *Micromégas*. Dans une lettre du mois de janvier, Voltaire écrit : « Paris est comme la statue de Nabuchodonosor², en partie

1. L'expression « conte philosophique » n'apparaît qu'en 1771.

2. Dans la Bible, le roi Nabuchodonosor est troublé par des songes qui interviennent la deuxième année de son règne. En rêve, il voit se dresser devant lui une statue immense, à l'aspect terrible : sa tête est d'or pur, .../...

or, en partie fange.» Cela rappelle la statue « composée de tous les métaux, des terres et des pierres les plus précieuses et les plus viles » réalisée par Babouc à la fin du conte pour convaincre Ituriel de ne pas corriger Persépolis (p. 59). Néanmoins la rédaction du conte semble plus tardive. Elle daterait pour l'essentiel de l'année 1746, après que Voltaire, disgracié, a fui la cour pour se réfugier à Sceaux chez la duchesse du Maine. L'écrivain régale sa protectrice de pièces narratives courtes, parmi lesquelles notre conte mais également la célèbre histoire de *Zadig. Le monde comme il va* ne paraîtra en librairie qu'en 1748, à Dresde, dans le huitième tome des *Œuvres de M. de Voltaire*.

Voltaire s'est longuement intéressé aux Écritures saintes durant son séjour de Cirey. L'intrigue du *Monde comme il va* repose sur une célèbre anecdote biblique. La mission confiée à Babouc rappelle l'épisode dans lequel le prophète Jonas est envoyé par Dieu pour annoncer aux habitants de Ninive que « leur méchanceté » les expose à la colère divine. Voltaire y fait explicitement référence à la fin de son conte (p. 59). Dans un premier temps, Jonas refuse la mission que lui confie Dieu car, pense-t-il, Yahvé est un « Dieu de pitié et de tendresse, lent à la colère ». Il prend la mer, mais une tempête se déchaîne. Les matelots avec lesquels il s'est embarqué le jettent par-dessus bord pour apaiser la colère divine. Jonas est avalé par un « grand poisson » dans le ventre duquel il reste trois jours et trois nuits avant d'être recraché et d'accomplir la volonté de Dieu. Au prêche de Jonas, les

.../... sa poitrine et ses bras sont d'argent, son ventre et ses cuisses d'airain, ses jambes de fer et ses pieds en partie de fer et en partie d'argile. Sans le secours d'aucune main, une pierre vient frapper les pieds de la statue, qui s'effondre. Le vent emporte les morceaux tandis que la pierre demeure, qui devient une grande montagne et remplit toute la terre. Le prophète Daniel est chargé d'interpréter ce songe (Daniel, 2, 1-46).

habitants de Ninive font acte de repentance, jeûnent et se revêtent de sacs par humilité. Yahvé fait alors preuve de miséricorde et épargne la capitale assyrienne (Jonas, 1-3). Dans le conte de Voltaire, on s'aperçoit de la subversion du propos. Jonas n'était qu'un porte-voix. Il n'en va pas de même de Babouc puisque c'est sur son jugement que se conformera l'action divine. C'est laisser à la raison le pouvoir d'influencer les décisions du Ciel. À la suite des « folies et [des] excès des Perses », le Scythe Babouc est chargé par le génie Iturriel d'une mission de reconnaissance et d'observation dans leur capitale, « pour savoir si on châtierait Persépolis ou si on la détruirait » (p. 31). Par ailleurs, le nom de Babouc et celui d'Iturriel s'inspirent de l'Ancien Testament. En effet, un « Baqbüq » figure dans le Livre d'Esdras ; le nom d'Iturriel rappelle celui d'Ithiel dans le Livre des proverbes et l'Iturée, l'actuel Liban, région mentionnée dans la Genèse.

Au XVIII^e siècle, il est très courant que les auteurs donnent à leurs intrigues une couleur orientale. L'Orient est à la mode dans la société et dans les romans. En 1745, date contemporaine de la rédaction du conte, toute la cour est déguisée à la turque pour le mariage du Dauphin. L'Orient, c'est un habillage exotique et un masque philosophique. Ce voile oriental est une pure convention de style depuis le chef-d'œuvre des *Lettres persanes* de Montesquieu (1721). Au fur et à mesure qu'on découvre le monde, il est de moins en moins de place sur terre pour les utopies, et de plus en plus de matière à la relativisation de nos valeurs occidentales. L'Orient, ou tout autre ailleurs « exotique », sert de contrepoint à la réalité européenne ou de prétexte pour en dénoncer les travers.

Persépolis est le pendant oriental de Paris et Voltaire prend soin que le lecteur ne s'y trompe pas. Il multiplie les allusions et les points de repère au chapitre II. Évidemment, le parallèle ne

s'arrête pas à la géographie, et une fois le décor mis en place la double lecture devient opératoire. On retrouve dans le conte les thèmes les plus chers à la critique voltairienne : la guerre, bien sûr, au premier chapitre, dont l'auteur dénonce l'absurdité et les horreurs, puis le clergé, qui se cache derrière les « mages », la population méprisable et parasite des mauvais hommes de lettres, la vénalité inique des charges de justice, et les mœurs dérégées de la « bonne » société. Pourtant, le conte ne s'en tient pas à cet état des lieux de la condition humaine : Babouc possède le don de « discernement », c'est-à-dire la capacité de peser « le pour et le contre », pour reprendre le titre d'un autre texte de Voltaire. L'esprit philosophique juge de la complexité des choses avec mesure, et Babouc s'extasie avec Voltaire dramaturge de la beauté et des vertus du théâtre, sait admirer la sagesse de certains auteurs et l'agrément de la bonne compagnie de Téone (chapitre XII). Le relativisme du texte va plus loin encore : il peut ressortir du mal quelque bien. La guerre produit aussi des héros, la vénalité des charges des juges raisonnables (chapitres X-XI), et la multitude des congrégations de vertueux pédagogues. Le conte aboutit progressivement et logiquement à une leçon de relativisme philosophique. Il s'achève sur une représentation symbolique de l'humanité faite d'or et de fange. Voltaire apprécie ces fins « à demi-mot », parfois énigmatiques, qui déstabilisent le lecteur et permettent au questionnement philosophique de survivre dans les esprits¹. Le conte ne résout finalement pas les problèmes, il pose la complexité du monde appréhendée par une raison humaine imparfaite. En forme de conclusion, ou d'échappatoire ironique peut-être, on retrouve le titre de l'œuvre, inspiré,

1. On se souvient du « jardin » de *Candide* ou du livre aux pages blanches de *Micromégas*.

délicieux paradoxe, d'une maxime monacale : « Laisser aller le monde comme il va, faire son devoir tellement quellement, et dire toujours du bien de Monsieur le Prieur¹. »

Les rééditions corrigées de *Babouc* sont régulières du vivant de l'auteur. Les douze numéros de chapitre disparaissent fortuitement dans l'édition de 1756. Le titre définitif de l'œuvre date de 1764 : *Le monde comme il va. Vision de Babouc écrite par lui-même*. L'ajout est énigmatique, car rien ne dit à la lecture du conte que l'histoire de Babouc est le fruit d'une « vision », d'une hallucination. Le lecteur aura également remarqué que Babouc n'est pas l'instance narrative. Les spécialistes supposent que le titre indique une intention chez l'auteur de modifier le conte, intention à laquelle il n'aurait pas donné suite. À la fin du XVIII^e siècle, on trouve en revanche trois continuations de *Babouc*, dont l'une, *Le Retour de Babouc à Persépolis, ou la Suite du Monde comme il va* (1789), est attribuée par certains critiques à Choderlos de Laclos (1741-1803).

Jeannot et Colin

Jeannot et Colin est un texte beaucoup plus tardif. Il fait partie des *Contes de Guillaume Vadé* parus à la fin d'avril 1764. Pour cet ouvrage, Voltaire a « emprunté » le nom d'un mort, Jean-Joseph Vadé (1720-1757), obscur rimailleur, et lui a inventé une famille dans laquelle Guillaume, l'un des fils, signe *Jeannot et Colin*. L'usage du pseudonyme ou de l'anonymat est une pratique courante au XVIII^e siècle. On estime que Voltaire a publié sous près de cent soixante-quinze noms différents ! La rédaction

1. Citée par Voltaire dans son opuscule « Ce qu'on ne fait pas et qu'on pourrait faire » (1745), reprise par Diderot dans *Le Neveu de Rameau* (1762).

de *Jeannot et Colin*, peu modifiée au fil des rééditions, date de Ferney.

Paru trois ans après *Les Contes moraux* de Marmontel, *Jeannot et Colin* s'inspire d'un genre initié par l'abbé de Voisenon : le conte moral. Il met en scène deux héros éponymes¹, amis dès l'enfance mais que la fortune va séparer. Cette histoire d'amitié malmenée invite à la critique d'une société où l'on est trop souvent guidé par les intérêts et non par le cœur. La teneur morale du conte de Voltaire est évidente. Pour autant, le texte se désengage dès la situation initiale d'un ton trop sentencieux en privilégiant les clins d'œil ironiques. En plus de ses caractéristiques édifiantes², ce texte possède, derrière les sourires du narrateur, des intentions philosophiques mordantes.

Comblé par la providence, Jeannot, devenu « monsieur le marquis de la Jeannotière », sera victime de sa bonne fortune. Il incarne un personnage aveuglé par ses privilèges : « Jeannot n'étudia plus, se regarda au miroir, et méprisa tout le monde » (p. 64). Voltaire lui oppose la lucidité affligée de Colin avant d'en venir très vite au cœur de son propos : un tableau satirique de la bonne société parisienne. Dans une scène presque théâtrale où affleurent des réminiscences³ des textes de Molière, un gouverneur ignorant, dont l'aplomb fait rire le lecteur clairvoyant, démontre aux parents de Jeannot l'inutilité des sciences et des arts. L'art de Voltaire est celui de dire le contraire de ce qu'il veut faire entendre. On observe un décalage entre l'expression et le fond de la pensée. Pour que le lecteur en prenne conscience, le narrateur laisse différents indices dans son texte. Arguments de fausse logique, constats apparemment objectifs d'absurdités, jeux sur

1. *Éponymes* : qui donnent leurs noms à l'œuvre.

2. *Édifiantes* : qui portent à la vertu.

3. *Réminiscences* : souvenirs.

l'expression, tout concourt à rire de l'ignorance stupide des personnages et à réfléchir sur la vacuité morale des valeurs de cour. Dans ce monde étroit aux valeurs corrompues, « la grande fin de l'homme est de réussir dans la société » (p. 70). Pour y parvenir, celui qui sait « les moyens de plaire » sait tout. L'argent supplée au savoir et la qualité d'un homme se mesure à l'aune de sa fortune. Enfin, il faut apprendre « à être aimable », et l'on voit que Jeannot, dont le seul talent est de chanter joliment des vaudevilles, présente les meilleures dispositions pour se rendre propre à rien. Viennent les honneurs et quelques succès de circonstances qui précèdent l'inévitable déchéance. Le petit marquis se trouve rapidement ruiné par les dépenses excessives que ses parents ont faites pour l'introduire dans le beau monde. Il perd avec sa fortune l'amour de sa promise, le soutien de son gouverneur et la considération du confesseur de sa mère : « Il fut traité à peu près de même par ses amis, et apprit mieux à connaître le monde dans une demi-journée que dans tout le reste de sa vie » (p. 75). S'ensuit, comme élément de résolution, le retour aussi inopiné qu'opportun de l'ancien compagnon, Colin. Ce dernier a réussi dans les affaires par un labeur honnête et a conservé sa bonté d'âme première. Confronté à ces épreuves et bouleversé par la générosité de son ami, le personnage de Jeannot évolue : « partagé entre la douleur et la joie, la tendresse et la honte », il sent se développer en lui « le germe du bon naturel que le monde n'avait pas encore étouffé » et voit enfin « que le bonheur n'est pas dans la vanité » (p. 77).

Le recueil connaît un succès important et de nombreuses rééditions au XVIII^e siècle. *Jeannot et Colin* est même porté à la scène en trois actes par Florian en 1780. La teneur moralisante de la situation finale a assuré le succès du conte auprès des pédagogues du XIX^e siècle.

Voltaire est convaincu de l'efficacité argumentative des formes littéraires courtes : « Jamais vingt volumes in-folio ne feront de révolution, écrit-il au directeur de l'*Encyclopédie*, ce sont les petits livres à trente sous qui sont à craindre¹. » *Le monde comme il va* et *Jeannot et Colin* témoignent de l'art de Voltaire qui sait utiliser la forme du conte, oriental ou moral, pour la mettre au service de ses idées, en exploiter l'efficacité narrative, en subvertir la portée et les intentions et proposer un genre nouveau : le conte dit « philosophique ». Là où la forme traditionnelle ne fait que distraire ou édifier, le texte de Voltaire, en plus, dénonce et instruit. Et dans cette mesure, il prend en compte (en conte) un élément nouveau et essentiel : le lecteur. Le texte de Voltaire est exigeant parce qu'il ne se livre qu'au lecteur complice, actif, toujours prompt à déchiffrer les sous-entendus de son ironie et qui, consentant cet effort, ne veut pas qu'on lui montre le monde, mais qu'on lui apprenne à le regarder. Un lecteur « philosophe » en somme.

1. Lettre à d'Alembert du 5 mars 1766.

Création maquette intérieure :
Sarbacane Design.

Composition : IGS-CP.
N° d'édition : L.01EHRN000119N001
Dépot légal : avril 2007

Extrait de la publication

